

Nous avons pris, pour notre part, des dispositions d'un autre ordre. Depuis quelque temps déjà, nous songions à une position de repli, à des abris pour nos hommes s'ils étaient amenés à fuir en groupe, au cas où la bataille arriverait jusqu'à leur secteur.

Dès le début d'avril, des instructions sont données, une organisation est prévue à El Azib et à Protville, dans la propriété d'un de nos coreligionnaires (1).

On maintient une liaison constante avec Maurice et Gilbert Taieb à Bizerte, qui doivent donner, le moment venu, le signal de l'évacuation. On s'inquiète des moyens de transports; ils apparaissent précaires.

Par ailleurs, du côté de Zaghouan, c'est un ancien ministre de S. A. le Bey (2), qui donnera l'hospitalité, en grand seigneur, avec une réelle noblesse d'âme, à une soixantaine des nôtres qui arriveront chez lui exténués, affaiblis, trouvant là après leurs marches forcées, sous la mitraille, un asile de paix, une halte salutaire.



Nous nous efforçons de dissimuler notre joie: il ne faudrait pas trébucher au moment de toucher le port.

(1) M. Edmond Bessis. Nous avons reçu d'autres offres aussi généreuses notamment de M. Jacques Bismuth pour sa terre de Mateur.

(2) Si Ali Sakkat.

POST TENEBRAS LUX

MAI 1943 — La Délivrance.
Le printemps tunisien appelle la joie de vivre. le temps est doux, on respire un air de fête, de victoire.

Le combat se rapproche de nous; les bombardements font rage de jour et de nuit, et pourtant notre âme est moins oppressée.

Les Allemands ne nous font pas encore grâce.

On doit exécuter 3 hommes à Bizerte. Gilbert Taieb a bien arraché une promesse de grâce à Elfess, mais nous n'avons aucune confiance en cet être lâche et sans franchise. Chez part pour Bizerte, donne là-bas toutes les assurances qu'on lui demande, garantit l'arrêt des évasions.

La victoire est remportée après une journée épuisante de démarches et d'angoisses: les trois hommes sont sauvés.

Chez a également entretenu Elfess de l'éventualité d'une évacuation. Le lieutenant a joué la surprise, puis a laissé entendre qu'il prendrait en temps opportun les dispositions nécessaires.



Le 4 mai, dernière exhalaison de haine morbide. Le sinistre Marty, sentant venir la fin, passe la mesure de

l'ignominie dans un éditorial de Tunis-Journal : « *Le S.T.O. et les Juifs* » (1).

L'étau se resserre, mais à présent, ce n'est plus contre nous.

Les places tombent une à une, autour de Tunis et Bizerte.

Le commandant vient le 6 à la Communauté.

(1) Nous le reproduisons intégralement pour ne pas risquer d'altérer le caractère :

« La levée pour le Service du Travail Obligatoire des jeunes classes de Tunis a été décidée par l'Amiral Résident Général. C'est là une mesure déjà appliquée en France et qui était de la plus extrême urgence dans la Tunisie en guerre.

Mais cette opération si simple, aussi banale que n'importe quelle levée de conscrits ou mettons même de n'importe quelle mobilisation, a servi de thème de propagande à toute l'ant-France de Tunis. Une fois de plus, nous avons senti cette infâme action dissolvante de toute la racaille front-popu et youpine, car l'origine juive de la sournoise campagne est évidente... elle pue son ghetto à cent pas : « Vous voyez », chuchote Israël, « vous, pauvres Français, les Allemands et les vendus aux Allemands vous mettent au même niveau de malheur que nous... exactement comme nous, on vous envoie, on envoie vos fils dans les camps de travail et de misère teutons. »

Et des Français (de « pauvres » Français en vérité) de co'porter ces ordures !

Il faut donc écrire noir sur blanc et mettre une fois de plus les longs nez juifs dans leur fiente, il faut donc écrire qu'il faut être un youpin apatride pour ne pas comprendre la différence qu'il y a entre les deux « levées ».

Le S.T.O. ? Mais c'est l'ultime forme sous laquelle les circonstances nous permettent de manifester notre désir de « servir », de servir dans tout ce que ce mot a de noble.

Par la faute de chefs félons, il ne nous est plus possible, pour l'instant, de servir mieux encore. Qu'au moins nos jeunes gens puissent tremper leurs corps et leurs âmes dans les rudes travaux de la terre. Incorporés dans les cadres des Chantiers de la Jeunesse, ils trouvent (et beaucoup « retrouvent »), des chefs dignes de toute confiance, des chefs accoutumés à prendre soin de jeunes cerveaux et de jeunes cœurs, des chefs qui, précisément, sauront écarter d'eux ces masques

Il manifeste sa surprise en nous voyant dans le bureau.
« Vous êtes tous ici encore ? » Qu'entendait-il par là ?

La séance se poursuit comme d'habitude.

Il répond aux demandes d'exemption de travail, ajourne à 15 jours, un mois, deux mois, nous promet d'enquêter

d'une ville enjuivée et gauflisée. Il faut manifester la mauvaise foi d'un Juif ou l'ahurissement d'un girald'iste, pour seulement supposer, ô Français, que vos enfants vont être enrégimentés dans des formations de combat. Cinq minutes de réflexion doivent vous faire comprendre que nous n'en sommes plus aux temps de Valmy, où il suffisait d'enrôler et de recevoir un fusil pour pouvoir faire un bon soldat.

Je peux affirmer ici que vos enfants, répartis en trois camps, sont utilisés à des travaux de la terre, hors de toute zone de combat.

Je peux affirmer ici que PAS UN n'a été tué ou blessé par suite d'opérations de guerre (il n'y a même pas à déplorer de mort par maladie ou accident).

Je peux affirmer ici que dans leurs trois camps, sous la tente, au grand air, leur condition sanitaire est excellente.

Voilà ce qu'est le S.T.O.

Ce que sont les camps de travailleurs juifs ? Eh bien, ce sont des ramassis d'individus d'une race funeste, récupérés par les autorités occupantes à titre de matériel humain. C'est bon à faire n'importe quel : le corvée de déchargement, de transport ou de raclage de n'importe quelle caserne ou écurie.

Les Juifs sont des hommes de corvée à l'usage du corps expéditionnaire.

Vos fils, Français, font, sous la seule forme actuellement possible, leur devoir de soldat. Soyez donc franc avec vous-mêmes : Ne vous prétendez pas les hommes du Maréchal si vous ne voulez pas participer à l'épreuve commune. La contribution demandée à vos enfants est infime en rapport aux sacrifices sanglants de toute la jeunesse de l'Europe, luttant contre la barbarie bolchevique et la pourriture judéo-saxonne.

Soyez Français, bon Dieu ! Ayez donc, une fois pour toutes, confiance en vos chefs !

sur le sort de deux de nos garçons de Pont du Fahs (1), au sujet desquels nous sommes inquiets.

On croirait que nous en avons encore pour deux ans. C'était le délai si longtemps prophétisé par Trenner, dans sa manie de vaticiner à tout propos.

Au moment de partir, Zaewecke nous signale que, devant effectuer un long voyage de nuit, le soir même, il n'est pas sûr d'être là le lendemain et de venir à la Communauté. Il y serait, de toute façon, le surlendemain, samedi 8 mai.

« Au revoir ».

Alors Nataf, avec une petite inclinaison de tête : « Départ sans retour, sur un voilier sans voiles ».

Cette fois, il sera exaucé !

(1) D'une déclaration toute récente d'un colon du Goubelat, seul témoin de la scène, il ressortirait qu'un travailleur juif employé à sa ferme par les Allemands, aurait été abattu par un officier, pour refus de travail. Il se trouvait dans une tranchée et son corps fut recouvert de terre, à l'endroit même où il fut tué. Sans doute s'agit-il de l'un des deux dont on n'a plus retrouvé trace. L'exhumation du cadavre, à laquelle on procède actuellement, permettra peut-être de s'en rendre compte.

7 MAI 1943

On apprend au réveil que l'Amiral Esteva a été brutalement enlevé dans la nuit par les Allemands qui l'auraient embarqué de force sur un avion.

Un ami, attaché à la Défense Passive, qui circulait dans le quartier de la Résidence, durant toute cette nuit d'alertes ininterrompues, a été le témoin fortuit de la scène du départ et nous en fait au matin le récit. Vers 4 heures, un peu avant l'aube, il a constaté la présence de soldats en armes aux abords et dans la cour de la Résidence. Tout à coup, un tumulte, il distingue des ombres, et une voix forte se fait entendre : « Eclairez, donnez de la lumière. » La même voix reprend : « Je suis Amiral Français. » Les ombres s'engouffrent dans une auto militaire qui démarre à toute allure.

..

Nous avons envoyé dès la veille et ce matin encore, des camions vers Bizerte pour transporter nos hommes. L'avis d'évacuation était arrivé dans la nuit. Nous craignons que la route ne soit coupée, que le pont de Protville n'ait sauté. On attend anxieusement. Avant midi, on apprend qu'un camion est en difficultés sur la route. Ghez, Sfez et Moumou partent en éclaireurs sur la Citroën grise, avec des pièces de rechange.